

degré de Madame Dorieux, dont la gamme des sensations est une lyre, sans concevoir aussitôt le désir impérieux de s'assimiler cette adorable idylle, chef-d'œuvre aussi immortel que l'*Enéide*, la trilogie de Dante, le poème de Milton, les *Lusiades* du divin Camoëns ?

Et voilà, d'après moi, l'explication la plus logique de l'effort si complètement réussi dont j'ai la satisfaction, mon cher Directeur, de vous apporter un si évident témoignage.

Dans peu de mois, vers l'automne prochain, la plus importante librairie de Vienne, la maison Hartleben, mettra en vente la traduction allemande de *Mireille*, par Madame Dorieux.

J'ai surpris, il y a, à peine, huit jours, l'auteur enthousiaste de cette traduction, si fidèle et pourtant si originale et si abondante, occupé à rendre, dans notre chère et magistrale langue française, le Prélude de sa *Mireille* si passionnément aimée. Ces strophes, en vers iambiques, ne sont pas seulement harmonieuses et brillantes. Dites le soir, quand le crépuscule de nos splendides nuits d'été donne à nos montagnes et à nos vallons la teinte langoureuse propre à nos paisibles campagnes méridionales, elles nous apportent, par leur rythme particulier et leurs rimes sonores, comme un écho de ces mélodies orientales, surprenantes par leur grâce, qui ont immortalisé Pindare, les sites et les amours qu'il a chantés.

Non ! — et quand vous aurez pu juger de cette traduction par le *Prélude* admirable que l'auteur a bien voulu m'autoriser à envoyer en manuscrit à la *Revue du Lyonnais*, vous serez, j'en suis convaincu, de mon humble avis, — non ! Madame Dorieux ne sera pas, pour son Allemagne chérie, la simple traductrice de *Mireille*. La muse germanique, qui l'inspire, s'est si complètement nourrie de la moelle de no-